

teur, la seule manière de faire face au bill Fordney est de montrer que nous sommes des hommes; et au Canada nous n'avons rien à craindre même d'un courant aussi redoutable que les Etats-Unis. Nous avons, monsieur l'Orateur, un meilleur marché que les Etats-Unis, et qui produit les mêmes marchandises que nous. Où se trouve ce marché? C'est dans la Grande-Bretagne, dans les colonies autonomes, dans les Antilles et dans d'autres parties de l'univers où flotte le drapeau britannique. Nous pouvons trouver chaque jour de la semaine de meilleurs marchés qu'aux Etats-Unis, où les produits sont semblables aux nôtres, et qui ont une surabondance de presque chaque chose que nous produisons.

M. CLARK (Red-Deer): Si la Grande-Bretagne est un meilleur marché pour le Canada que les Etats-Unis, comment mon honorable ami explique-t-il que nos affaires avec les Etats-Unis ont augmenté en de si énormes proportions, alors que notre commerce avec la Grande-Bretagne est pour ainsi dire stationnaire?

M. COCKSHUTT: Eh bien, je ne crois pas que nos affaires avec les Etats-Unis augmentent en de si grandes proportions, et je ne suis pas sûr non plus que notre commerce diminue avec la Grande-Bretagne. En compilant les relevés, je vois que les importations britanniques au Canada sont bien plus considérables qu'elles n'étaient, au lieu d'avoir diminué. Elles sont de beaucoup plus considérables. Le ministre des Douanes m'informe que les importations sont de 100 p. 100 plus élevées qu'autrefois, de la Grande-Bretagne seulement. Ainsi donc, nous devons considérer que notre commerce avec l'Europe augmente considérablement.

M. CLARK (Red-Deer): Vous n'avez pas confiance dans les importations?

M. COCKSHUTT: Oh, je vous demande pardon; je n'ai jamais dit cela et je vais vous montrer à quel point vous vous trompez quand vous essayer d'interpréter mes opinions. Je garde à mon honorable ami plusieurs petites choses en réserve avant d'en avoir fini. Je répète, monsieur l'Orateur, que le marché de la Grande-Bretagne est préférable pour nous sous tous les rapports, parce que la Grande-Bretagne est à court de produits que nous avons le plus en quantité. Chacun sait cela. Les gens ne cultivent pas là-bas autant de blé qu'ils ne consomment, et ils ne produisent pas non plus autant de céréales, de beurre, de fromage, d'œufs, etc., qu'ils se consomment.

[M. Cockshutt.]

Mais les Etats-Unis ont un surplus de chacun de ces produits, et ils sont nos principaux concurrents sur le marché britannique.

M. WHITE (Victoria) (Alberta): Voulez-vous me permettre de poser une question?

M. COCKSHUTT: Volontiers, si vous n'en posez pas trop. Je ne prétends pas être un oracle, mais, cependant, je n'aime pas être interrompu trop souvent.

M. WHITE (Alberta): La Grande-Bretagne est-elle un meilleur marché pour notre bétail que les Etats-Unis? C'est là une question importante.

M. COCKSHUTT: Elle l'est certainement. Le seul mécompte, c'est qu'il faut qu'il nous soit ouvert. (*Exclamations.*) Allez donc. Quand je dis "ouvert", je ne parle pas du tarif. Je dis que le marché britannique ne nous est pas ouvert, mais en employant ce mot "ouvert", je ne faisais aucune allusion à la protection. C'est un marché prohibitif, et c'est là une chose que mon honorable ami de Red-Deer (M. Clark) n'approuve pas. Ce marché est prohibitif. On vient nous dire: "Votre bétail n'est pas sain, et ne peut pas entrer chez nous à quelque prix que ce soit."

Je dis aux Anglais: "En toute justice pour notre bétail, frappez-le de 5 ou 10 livres sterling par tête, mais après laissez-le pénétrer chez-vous". Et comme Canadien et protectionniste je ne m'en plaindrai pas. Qu'ils imposent une taxe de 5, 10 livres sterling, nous leur expédions nos bestiaux en tels nombres qu'il seront bientôt convaincus que nous sommes solidement établis dans cette industrie. Si nous avons perdu le marché anglais pour notre bétail, cela a été le résultat du régime même que mon honorable ami veut établir, le libre-échange avec les Etats-Unis. La maladie vint au Canada des Etats-Unis, et c'est pourquoi nos bestiaux furent interdits comme infestés. Les bestiaux atteints étaient venus des Etats-Unis, avaient été mêlés à nos troupeaux et expédiés ensuite en Angleterre. Voilà ce qui ferme le marché anglais à nos bestiaux. J'ai donc raison de dire à mon honorable ami que ce marché n'est pas protectionniste, mais prohibitifs. Et je sais que mon honorable ami ne favorise la prohibition sous aucune forme.

M. CLARK (Red-Deer): De fait, nos bestiaux peuvent traverser là vivants.